

## LE VICOMTE POURFENDU, ITALO CALVINO

### L'argument



Tout à fait dans la veine du Candide de Voltaire, Italo Calvino a imaginé un apologue sur la question du mal dans le monde.

Au XIII<sup>ème</sup> siècle le vicomte **génois** Médard de Terralba et son écuyer Kurt, en route pour rejoindre l'armée du Saint empire romain germanique en guerre contre les Turcs. Ils chevauchent à travers la plaine de Bohême ravagée par la peste (la Bohême a été le premier théâtre de la guerre entre catholiques et protestants).

Le premier jour de combat, le vicomte inexpérimenté est désarçonné par un guerrier turc mais, téméraire, il affronte les canons de face, armé de son seul sabre, et est frappé par un obus. À l'issue de la bataille, il ne reste qu'une moitié du vicomte (la droite).

De retour à Terralba, Médard est devenu mauvais : il est cruel et insensible ; il refuse de voir son père qui meurt dans la volière où il résidait ; il multiplie les condamnations à mort ; il tente à plusieurs reprises de tuer son neveu.

C'est la nourrice Sébastienne qui pose le diagnostic : « C'est la mauvaise moitié de Médard qui est revenue. »

Les personnages ne manquent pas de fantaisie : Maître Pierreclou, construit pour son maître autant de potences que d'objets qui l'aident à compenser son handicap ; le narrateur suit le docteur anglais Trelawney dans ses explorations "scientifiques" ; la nourrice se révèle être meilleur médecin que le docteur, exilée par Médard chez des lépreux qui s'amuse ; le fils du rigide chef de la communauté huguenote, doté de tous les vices.



Mais tous sont perplexes: bien des actions commises par Médard sont contradictoires, certaines révèlent une profonde méchanceté, d'autres une extrême bonté.

C'est Pamela qui comprend: « Vous, vous êtes l'autre moitié, qu'on croyait disparue à la guerre et qui est revenue. Et c'est une bonne moitié. »

Or, ces deux moitiés sont toutes deux amoureuses de Pamela et finissent par s'affronter, et par rouvrir la blessure qui les avait séparés. Le docteur Trelawney est alors en mesure de reconstituer Médard en ligotant étroitement ces deux moitiés avec un bon kilomètre de bande velcro. Il peut alors se marier, et redevient ce qu'il était , symétrique, mais aussi "ni méchant ni bon".



Conte raffiné, voltairien, pétri d'humour et d'inventivité, un peu cruel, cynique, étrange et hilarant. Sous la farce se développe une réflexion sceptique et légère sur un monde manichéen où des lépreux vivent heureux, où des doigts coupés indiquent le bon chemin, et où la vertu et la perversité apparaissent comme des valeurs comparables. « Heureusement que son boulet de canon ne l'a coupé qu'en deux, disait tout le monde. S'il en avait fait trois morceaux, Dieu sait ce qu'il nous aurait fait voir ! »

Le bien et le mal sont sur le même plan, réalités expérimentables. Pour connaître le sens de la vie ? A peine, puisque, dûment recousu, le Vicomte n'est guère transformé. Une morale paradoxale pour une fable paradoxale, entre conte philosophique et farce au style raffiné.

### Annexe : Italo Calvino, *Les leçons américaines, chapitre I Légèreté.*

L'imaginaire du XVIII<sup>ème</sup> siècle est riche en figures suspendues dans les airs. Ce n'est pas pour rien qu'au début du siècle *les Mille et une nuits*, dans la traduction française d'Antoine Galland, avaient ouvert à l'imagination de l'Occident les horizons du merveilleux oriental : tapis volants, chevaux volants, génies sortant des lampes.

Cette poussée de l'imagination hors de toute limite attendra des sommets, au XVIII<sup>ème</sup> siècle, avec l'envol du Baron de Münchhausen sur un boulet de canon : image qui s'est définitivement confondue dans notre mémoire avec la gravure de Gustave Doré, dont elle est le chef-d'œuvre. Les aventures de Münchhausen – qui ont ceci de commun avec *les Mille et une Nuits* qu'on ne sait s'il faut les attribuer à un auteur, à plusieurs ou à aucun – adressent un continuel défi aux lois de la gravitation : le Baron se fait enlever dans les airs par des canards, il soulève son cheval et lui-même en se tirant par une tresse de sa perruque, il descend de la lune en s'agrippant à une corde, sans cesse coupée et renouée au cours de l'opération.



Ces images de la littérature populaire, comme celles que nous a offertes la littérature cultivée, accompagnent la fortune littéraire des théories de Newton. Ecrivain à quinze ans une histoire de l'astronomie d'une extraordinaire érudition, Giacomo Leopardi résume, entre autres, les théories newtoniennes (...).

Tout au long de son discours ininterrompu sur l'insoutenable pesanteur du vivre, Leopardi traduit le bonheur inaccessible en images de légèreté : tels les oiseaux une voix de femme chantant à sa fenêtre, la transparence et de l'air et surtout la lune.

### **Approche œuvre intégrale**

Objectifs : analyser ce qu'est un apologue, un texte qui a vocation à un discours de « sagesse » (si pauvre soit-elle)

### **Approches possibles :**

En quoi ce texte est-il une réécriture de « Candide » ?

En quoi ce livre est-il représentatif de l'esthétique d'Italo Calvino ?

En quoi le Vicomte pourfendu est-il un conte philosophique ?

### **Texte analysé : le dénouement.**

De « les coups de l'un et l'autre »... jusqu'à la fin.

### **Conseils de méthode**

*Messieurs les professeurs, ne prenez pas pour « problématique », en quoi ce texte est-il un apologue ? », parce que c'est une question totalement idiote. Nos lycéens deviennent idiots à force de répondre à des questions artificielles et sottes. Montrez plutôt par exemple en quoi ce texte reflète l'art du roman d'Italo Calvino. Il le décrit dans « Leçons américaines », modestement sous-titrées : six mémos pour le prochain millénaire ». Ces six mémos constituent les qualités qu'un roman abouti requiert : la légèreté, la rapidité, l'exactitude, la visibilité, la multiplicité et la consistance.*

*Or, parmi ces qualités, quelles sont celles qui apparaissent dans le Vicomte suspendu ? Très clairement la légèreté. C'est un conte moderne sur le bien et le mal, à mi-chemin entre fantastique et réalisme, où le personnage fonctionne comme une balle de caoutchouc, (comme Candide). Mais aussi l'exactitude : le récit court requiert une très grande précision dans l'écriture.*

*Quant à la consistance, elle se trouve dans le thème, la question du bien et du mal, des raisons qui poussent à faire le mal, et la dissociation que connaissent la plupart des hommes et que saint Paul a parfaitement décrit. C'est aussi une leçon de sagesse, puisque le héros, recousu au terme de son périple. En réalité, comme Candide, il n'a pas appris grand chose, et il ressemble à l'homme – plutôt médiocre, ni bon ni mauvais – qu'il a été avant d'être coupé en deux et de voir ses deux moitiés vivre des vies séparées.*

## VERS LE COMMENTAIRE COMPOSÉ

Dans *le Vicomte pourfendu*, Italo Calvino reprend la veine du conte philosophique où Voltaire s'est illustré et met en scène un chevalier coupé en deux, dont les deux moitiés restent dotées d'une vie autonomes, mais marquée chacune par une « axiologique ». L'une des deux moitiés assume en elle toutes les pulsions mauvaises tandis que l'autre assume la partie bonne de Menardo de Terralba. Au terme d'une histoire pleine de vicissitudes souvent réjouissantes, le Vicomte se verra réunifié. C'est un conte allègre et farfelu que nous propose le romancier italien, un conte à la morale légère et inconsistante : au terme de ce roman d'apprentissage, rien n'a changé, une ère nouvelle ne s'ouvre pas, mais il « eut une vie heureuse, beaucoup d'enfants et gouverna avec justice ». Comme dans les contes merveilleux.

### I Une scène de dénouement

*Le réalisme fantastique* : Le texte qui nous est proposé constitue le dénouement. C'est un dénouement où le réalisme fantastique domine.

*La légèreté* : Aucune lourdeur, tout au contraire n'est que légèreté et ironie souriante. Aucune amertume non plus.

C'est une prose maîtrisée, toute en finesse, sans aucune surcharge. La légèreté est le maître mot de ce dénouement. Mais aussi la rapidité, l'une des vertus que l'auteur salue dans ses *Leçons américaines*, là où il définit son « art du roman ». Le dénouement se déroule en deux actes : la réunion des deux parties et la guérison. Notre vicomte redevient comme avant.

### II Une morale désinvolte qui subvertit le conte merveilleux.

On retrouve l'ironie et le détachement de Voltaire. Italo Calvino a beaucoup aimé les contes (il a d'ailleurs traduit lui-même des contes du patrimoine italien). Mais il subvertit le genre. Le dénouement décrit le moment où les circonstances se présentent, et sont favorables à la réunification du Vicomte. Le médecin exulte « il est sauvé, il est sauvé ». Le récit décrit l'opération chirurgicale avec une précision clinique et en même temps une drôlerie évidente. L'alliance de ces deux tonalités confère à ce texte quelque chose de loufoque qui rappelle les romans picaresques. Conclusion : peut-on parler de l'humanisme de Italo Calvino. Si humanisme il y a, c'est un humanisme sans profondeur, où l'homme n'apprend rien ou pas grand chose de ses expériences les plus traumatisantes (comme celle d'être tranché en deux). L'homme « entier n'est ni mauvais ni bon, il est un mélange somme toute assez médiocre, mais qui est capable de gouverner avec justice. C'est la morale d'un sceptique, qui se rit de la condition humaine et au fond ne la prend guère au sérieux.

## BIBLIOGRAPHIE

Brigitte Urbani, *Italies*, Revue d'études italiennes, n°16, *La plume et le crayon. Calvino, l'écriture, le dessin, l'image*, 2012, Aix Marseille Université, CAER EA 854, 13090.

Brigitte Urbani, « *Il Visconte dimezzato*, de Cellini à Zorro », *Italies* [Online], 16 | 2012, DOI : 10.4000/italies.4378

Italo Calvino, *Leçons américaines*, folio, 1988.